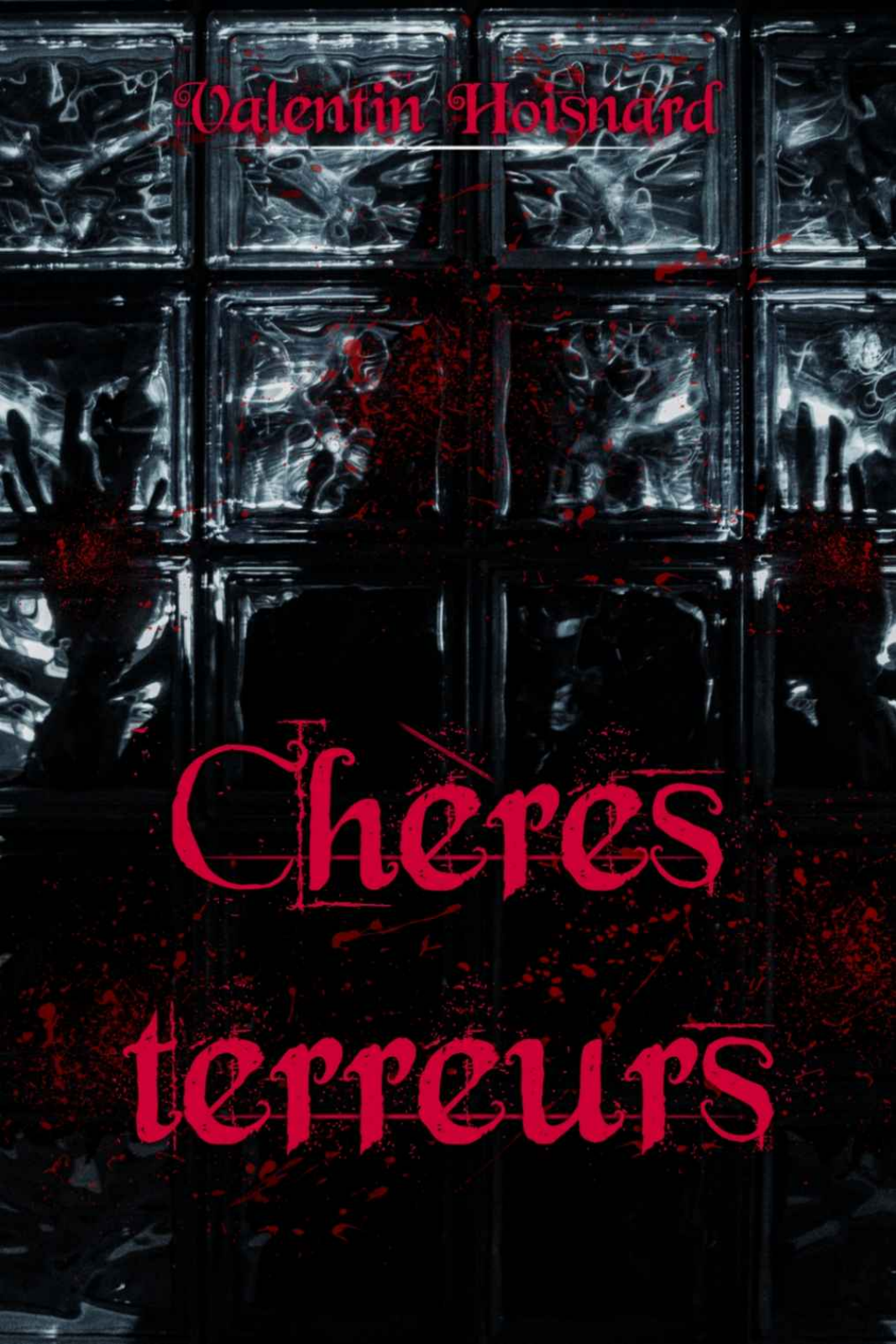
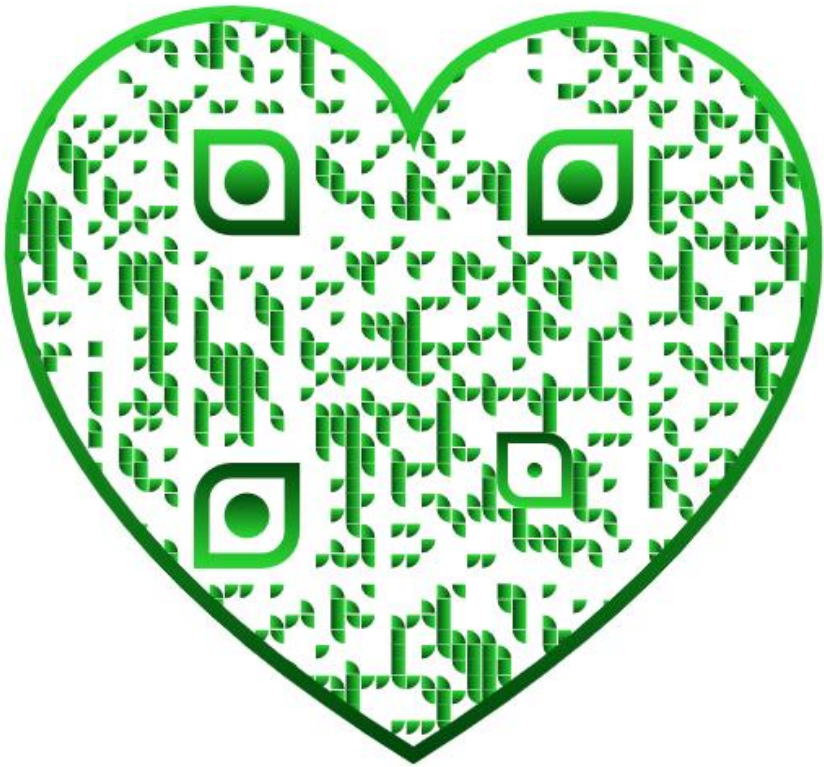

Valentin Hoisnard
Chères
terreurs



Valentin Hoisnard
Chères
terreurs

Chères terreurs

Valentin Hoisnard

« Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. »
« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle »

Édition : Hoisnard Valentin – 4 rue Grange Dame Rose, 78 140 Vélizy-Villacoublay

Table des matières

Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Merci !
Autres livres

Chapitre 1

Je me réveille en sursaut. Mes draps sont imprégnés de sueur. Mon cœur ne parvient pas à ralentir sa course effrénée. Je cherche l'interrupteur avec mes doigts, mais la pénombre m'encercle. Paraît m'avaler jusqu'à se nourrir de mes terreurs. Terreurs habituellement effacées par ma veilleuse. Cette fois-ci, je ne vois pas de petit point lumineux auquel me raccrocher.

J'ai l'impression qu'une silhouette se cache dans ma chambre, jouant avec moi. J'entends un son strident déchirer l'un de mes murs. Il rebondit aux quatre coins de la pièce, laissant mes doigts chercher nerveusement l'interrupteur.

Quand je le trouve, j'appuie. *Clac*. L'ampoule saute aussitôt. Juste assez de temps pour immortaliser la figure abominable de la chose à mes pieds en train de grimper sur moi, un couteau luisant de sang entre des dents sur le point de tomber.

Mon cri. Un hurlement apeuré. Une supplique de dernière chance. La chair qui s'apprête à s'ouvrir sous les coups sauvages d'une bête pire que la légende du *Croque-Mitaine*.

Je me réveille en sursaut.

J'allume la lampe de chevet. Aucune trace de la bête. Mon cœur, lui, conserve encore les séquelles de ce fichu cauchemar. Je déteste en faire. Je les déteste, car ils me rappellent mon passé, mes douleurs et les épreuves. Déménagement. Plus d'amis. Rejetée par tous. Départ de papa pour un autre monde que je verrai un jour, le plus tard possible, je l'espère.

Ma gorge se noue. J'inspire pour apaiser mon corps. Apaiser mon esprit. Un rodéo se joue dans mon ventre.

J'enfile mes chaussons et dévisage mon bureau en bordel. Des feuilles vierges sont éparpillées près d'une trousse de crayons fatiguée en train de vomir les plus utilisés. Mon ordinateur portable étouffe sous cette masse de fournitures.

Je soupire et commence à descendre l'escalier en scrutant chaque endroit où la pénombre prend l'ascendant. Je frissonne face aux souvenirs de la bête sur moi. Sur mes pieds. Tout semblait si réel.

— Eva, ça va ma puce ?

La voix de mon père.

Je me paralyse sur place. Comment est-ce possible ? Non, je deviens folle. Je me risque à descendre jusqu'au rez-de-chaussée. Lentement. Prudemment. Les marches grincent sous mon poids. Une douleur à porter.

Je chuchote, malgré ce mot imprononçable depuis qu'il a rejoint mamie dans le ciel :

— Papa ?

— Oui ?

Mes yeux s'embuent de larmes. Un filet de lumière en provenance de la cuisine franchit le seuil de la porte et éclaire partiellement une infime partie du couloir.

Je secoue la tête, les mains tremblantes. J'ai soudain la nette sensation que quelque chose ne tourne pas rond. Je sens comme une odeur en putréfaction dans mes narines. Une présence à mes côtés. Je pivote en direction d'une table en bois qui ne devrait pas se trouver là. Le canapé a disparu. L'horloge placardée sur le mur tourne sur elle-même, opposée aux aiguilles qui s'agitent dans l'autre sens. La télévision s'allume, puis s'éteint toute seule. Sans arrêt. L'image affichée toutes les secondes semble changer. En me concentrant, je distingue une silhouette aux longs cheveux noirs se rapprocher de l'écran depuis l'intérieur. Mon cerveau se met à vriller, mon cœur à exploser lorsque la longue main filiforme de la silhouette aux cheveux noirs jaillit de la télévision et agrippe le pourtour. Des bruits de grincements retentissent dans toute la bâtisse. Devant moi. Les aiguilles se dévissent de l'horloge murale et sont projetées comme deux couteaux dans ma direction. Je m'accroupis de surprise pour les esquiver. Je ressens une vive douleur à l'épaule. L'aiguille des heures s'est plantée dans le haut de mon bras.

Je grogne, les larmes prêtes à s'en aller. À déverser leur colère sans pouvoir agir. Une manière de s'exprimer, en vérité, sans pouvoir faire quoi que ce soit.

Un fracas assourdissant me ramène à la réalité. Au cauchemar devant moi. La télévision vient de chuter sous le poids de la bête qui en a jailli et, avec des dents abandonnées tous les cinquante centimètres sur le parquet, elle rampe jusqu'à moi.

Je hurle pour la faire fuir. Pour me prouver, car je n'y crois plus, qu'un nouveau cauchemar me hante. Un cauchemar dans le cauchemar. *Inception* version horreur.

C'est dans ton esprit, Eva. Dans ta tête. Sors de là !

— Ma puce, viens me voir ma grande !

Encore la voix de mon père. Elle est différente. Déformée. Je ne reconnais pas ses intonations. Ses légères fêlures dans chaque mot prononcé, surtout les derniers avant son départ où le malheur l'inondait jusqu'à le noyer dans les profondeurs de son affliction.

La bête s'arrête à mes pieds. Je force pour me déplacer, mais suis immobilisée au sol. Paralysée physiquement et mentalement. Mon sang bout à une température infernale dans mes membres. Je ressens le maximum de chaleur avant que la vie ne me quitte. Avant de ne ressentir plus que du froid et un liquide poisseux couler le long de ma nuque sous des cris de torture, dévorée vivante par la chose à mes pieds avec seulement une poignée de dents pour l'aider à accomplir son œuvre. Mort lente et douloureuse.

Je ferme les paupières. Noir total. J'inspire à fond.

Le calme. Des grésillements de télévision. Une cavalcade dans les escaliers.

— Eva ! Eva, qu'est-ce que tu fais par terre ? J'ai entendu crier, tout va bien ?

La bouche grande ouverte, je regarde maman sans vraiment la regarder. Mes mains tremblent de plus belle. Mon front s'écroule sur le sol. Un poids dans mon corps. Une haine. Une colère. Des cauchemars atroces. Tout me repasse en mémoire. Absolument tout. Je pense à papa et laisse naître mes sanglots.

Chapitre 2

L'heure suivante à patienter la pénible sonnerie du réveil était atroce. Mon cœur ne parvenait pas à calmer ses incessants battements. Mes lourdes paupières tenaient la fatigue en joue. J'ai lutté. Pourtant, j'aurais juste aimé dormir. Juste un peu. Un cauchemar bien trop réel. Des voix aussi vraies qu'impossibles. Papa n'est plus de ce monde. Ça fait un an, deux mois et dix jours. Il ne m'a même pas vue entrer au lycée. J'étais devenue à moitié orpheline à quinze ans.

Je saute hors de mon lit et dévale le plus rapidement possible les escaliers. Connaissant maman, elle n'a pas dû dormir non plus. Il m'arrive de faire des cauchemars, d'avoir des hallucinations depuis la mort de papa, mais elles n'ont jamais été aussi violentes. Aussi réelles.

De la lumière inonde le rez-de-chaussée. Je regarde à l'endroit où l'horreur de mes souvenirs s'est produite. Aucune table en bois. Le canapé vert pomme est collé au mur tapissé de bandes beiges et marron.

La télévision n'est jamais tombée de son meuble en bois massif, un des rares héritages de mamie sauvés après l'incendie qui a ravagé sa maison.

Je regarde mes pieds, plongée dans mes réflexions.

Ça m'arrive d'y penser. Personne n'a pu lui venir en aide à temps. Je pense que la colère du feu n'a jamais vraiment été maîtrisée. Ma famille a subi sa propagation et aucun pompier n'a pu intervenir. Aujourd'hui je conserve pour souvenirs uniquement des cendres et parfois une odeur de brûlé. Quelques photos de mamie à l'époque, un peu avant les faits, il y a trois ans. C'est tout.

— Tu as réussi à dormir un peu quand même ?

Je lève la tête vers maman dont les cernes tombent jusqu'à ses genoux. Ses cheveux bruns, habituellement lissés, bouclent et partent dans tous les sens.

— Pas vraiment, dis-je avec un soupir attristé.

Maman se masse les tempes et retourne s'installer, sans un mot, autour de la table dans la cuisine. Je comprends l'invitation et la suis sans ronchonner. La lumière blafarde du plafonnier me donne mal aux yeux. Seul le bourdonnement lancinant du réfrigérateur perce le silence. Un son abrutissant qui ajoute de l'angoisse dans mon ventre. Dans ma tête. À travers le regard de ma mère.

— Qu'est-ce que tu as vu cette fois-ci ?

— Je préfère ne pas m'en souvenir, merci.

Maman fait crisser sa chaise sur le carrelage pour s'approcher du rebord de la table le plus possible et étire ses bras en fronçant les sourcils.

— Ne joue pas à ça avec moi s'il te plaît. Réponds à ma question. Qu'est-ce que tu as vu ?

Je cherche un point à fixer, une miette, une mouche même pour éviter

d'affronter mon cauchemar, mes hallucinations. Pour éviter de m'affronter moi-même.

— S'il te plaît, Eva. Je sais que c'est pas facile, me pousse maman en posant ses mains sur les miennes.

Je ferme les paupières. Me concentre sur le rouge que je vois grâce à la lumière de la cuisine. Je déteste le noir. Celui qui me fait perdre tout repère. J'en ai la phobie. Ma hantise. Mon mal-être. Tout vient de là.

— J'ai rêvé d'une bête aux longs cheveux noirs dans mon lit. Ma veilleuse était… éteinte. Je n'arrivais pas à allumer, puis j'ai crié. Après, je me suis réveillé en sursaut et… J'ai entendu la voix de papa.

Silence. Aucune réaction de maman à part sa respiration calme et lente. Ses mains sur les miennes. Je poursuis, les yeux fermés, brûlés par les larmes qui naissent à l'intérieur.

— J'ai descendu les marches. J'ai vu des meubles qui n'auraient pas dû être là ou d'autres qui avaient disparu, mais j'étais dans la même maison, ici. La bête de mon cauchemar perdait ses dents et est venue jusqu'à moi depuis l'écran de la télévision. Tout tournait. L'horloge s'accélérait. Les aiguilles m'ont menacée et se sont jetées sur moi ! J'étais paralysée, terrorisée par ce que je voyais ! Je pouvais plus bouger ! Je…

— C'est bon, me calme la voix de maman.

Une voix douce comme de l'eau de source. Je ravale la boule dans ma gorge et soulève délicatement les paupières.

Un clown devant moi. Ses mains gantées ont remplacé celles de ma mère sur les miennes. Il me sourit. Deuxième phobie.

Je m'écarte comme si la table prenait feu. La chaise crisse sur le sol et tape le rebord du plan de travail avant de chuter lourdement sur le carrelage. Je bondis jusqu'à la porte de derrière qui mène au jardin. À cet instant, une flammèche apparaît sur la corbeille de fruits en bois qui trône au centre. Je cherche à fuir. À quitter cette réalité domptée par mes cauchemars.

— Arrêtez ! Ça suffit ! Maman, maman !

Le clown se lève. D'une lenteur démesurée. Une grimace est peinte sur son visage. Un rictus malfaisant.

Je cherche la poignée pour accéder au jardin. Nerveuse, je ne rencontre que le mur. Aucun chambranle de porte. Ma poitrine supporte pour l'instant les assauts intrépides de mon cœur. Je l'entends hurler à ma place. Étouffer ses cris de détresse.

Les gigantesques chaussures rouges du clown sont proches de moi. Pénètrent ma zone de sécurité mentale. J'aimerais pouvoir traverser le mur. M'effacer à l'intérieur. Mes démons résistent de plus en plus au fil des années. Ce n'est plus un cauchemar trop réel, c'est une réalité que je souhaite cauchemarder.

Le feu se propage sur la table et brûle la nappe dégageant un nuage noir de plastique fondu. Odeur abominable.

La bouche du clown avance à cinq centimètres de la mienne. Son haleine

morbide se dépose sur mon visage. Un souffle chaud et putride. Un rat crevé dans la gueule.

L'ampoule du plafonnier éclate. Le noir. Total. Impossible à contrôler. J'étouffe.

— Non, non, non ! Pas ça !

Le grognement du clown près de mon oreille. Un râle de plaisir.

J'écoute mon cœur à l'agonie et hurle à sa place.

Chapitre 3

J'enfouis mon visage entre mes mains moites. Je remarque la présence d'une lumière bleutée à travers les interstices de mes doigts. J'écarquille les yeux, la bouche grande ouverte comme un poisson sans oxygène. J'en oublie de respirer. Quand je m'en rends compte, la tension se relâche et mes poumons se gorgent d'air. La sensation d'arrêt sur image s'estompe. Je vis de nouveau. Sauf que je ne sais pas où je suis.

Dans ta tête, Eva. Ça ne peut pas être autre chose !

Un clown me chuchotait son souffle à l'oreille dans ma propre maison il y a à peine une seconde. J'examine la pièce rectangulaire. Même si je ne sais pas où je suis, bizarrement, je parviens à ne pas angoisser. Comme si tout était normal ou connu de mon esprit, à la manière d'un un rêve loufoque où sur l'instant tout paraît être la réalité.

Je ne repère aucune ampoule et pourtant l'éclairage augmente en intensité, jusqu'à m'aveugler. Je grimace. Dans un murmure, je tente :

— Maman, où t'es ? Il y a quelqu'un ?

La lumière s'atténue et passe du bleu au vert, puis du vert au rouge de la même manière.

Clac.

Je regarde dans la direction du bruit. On dirait un claquement métallique. Je suis au milieu d'un long couloir d'école. Quatre casiers, à moitié entreposés dans les ténèbres, attendent ma venue. L'un d'eux est ouvert. Prudemment, je m'approche. Je m'arrête sur place après une dizaine de pas. J'ai l'impression de reculer. Derrière moi, seules les ombres suivent mon avancée. Reste à savoir ce qui se cache dans l'obscurité.

Je pivote vers l'objectif initial. Je sursaute. Les casiers me font face, juste à côté de moi, comme si je venais de me téléporter. Je me gratte la tête et m'accroupis devant celui à moitié ouvert. Je glisse ma main à l'intérieur.

Une puanteur abominable me monte au nez. De la viande avariée. Une odeur de brûlé. J'ai l'impression de toucher du sable. Doux. Agréable. Je progresse davantage. Le casier semble immense et sans fond !

Puis quelque chose de gluant dégouline sur mes doigts. J'esquisse une grimace de dégoût. Je recule afin de retirer ma main. Impossible. Je suis coincée !

Je perçois des cliquetis au loin. Une voix. Je refuse d'écouter.

— Evaaaaa !

Papa. Encore ce ton si dérangeant. Si spécial.

C'est dans ta tête Eva ! Papa est mort !

Mais il répète :

— Evaaaaa !

Les portes des quatre casiers se mettent à trembler. Je hurle et tire de toutes mes forces. Je sors enfin et tombe sur les fesses dans un bruit sourd. Une douleur fugace me traverse le coccyx. J'en fais abstraction et contemple mes doigts noircis par des grains légers et noirs. Un contact doux au toucher.

Des cendres. Grand-mère.

Les portes claquent. Plus vite. Plus fort. Leur mélodie métallique s'arrête, mais la voix de papa résonne encore dans ce couloir emprisonné par les ombres.

— Tu as bien pris soin de ta mère, ma puce.

Mon cœur s'accélère. Il explose quand trois dents tombent au sol depuis le casier dans lequel ma main était bloquée.

Je m'écarte. J'essaie de me relever, mais je glisse sur le sol. Une quantité astronomique d'un liquide poisseux s'est répandue au sol dans tout le couloir. Et le niveau monte. Les néons rouges s'éteignent, me plongeant dans l'obscurité. De l'humidité plane dans l'air. Des rires retentissent aux quatre coins de ma prison fictive. Je sais qu'il s'agit d'un cauchemar. C'est dans ma tête ! Mais elle refuse de m'obéir !

Je me plaque les mains sur les oreilles pour tenter d'étouffer ces sons insupportables. Aucun effet.

— Eva, regarde-moi !

Les ampoules s'allument et clignotent, perçant les ténèbres par saccades. Une silhouette me fixe, la tête inclinée, le buste penché au-dessus d'une mare de sang. Un couteau rouge entre des gants de même couleur. Plus tôt, ils étaient blancs.

Le clown. Il me fait signe. Progresse. Un pas après l'autre. Ses horribles chaussures couinent. Chaque mètre m'arrache un hurlement. Une approximation transformée en finalité avant d'embrasser la mort. Mon cerveau échafaude un plan. Me relever ? Je glisse. Ramper ? Pas assez rapide. Entrer dans la partie obscure du couloir ? Peur du noir. De l'autre côté ? Peur du clown.

Tu veux quoi, Eva, putain ! Sauve-toi, réveille-toi !

— Arrêtez, arrêtez de me torturer !

Le rire du clown s'élève en même temps que son couteau dans les airs, préparé à un assaut meurtrier. Des morceaux de peinture stagnent à certains endroits de son visage. Des blocs séchés. Un frisson me lacère l'échine. Je ravale le balourd dans ma gorge.

— Qu'est-ce que tu me veux ?

Le clown, arrivé à ma hauteur, se penche. Je fixe ses yeux. Il fixe les miens.

— Que tu comprennes. Que tu paies !

Je reconnais ce regard. Lointain. Sombre. Cruel, mais bien présent.

Papa.

Ma poitrine se déchire. Un instant, j'ai cru que sa lame s'est enfoncée dans

ma chair. J'examine une fraction de seconde mon pull intact.

Mes mots s'enterrent au fond de moi avec mes terreurs. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça !

— Mais ce n'est pas moi qui vais te faire payer.

Le casier où les trois dents sont tombées gesticule dans tous les sens. S'affole. Une tête chauve à moitié brûlée, l'autre partie recouverte par des cendres, jaillit des profondeurs. La bête se contorsionne dans un affreux bruit de craquements d'os et de vertèbres.

Paralysée. Le clown place la lame de son couteau sous ma gorge.

— Pas un geste.

Je n'ose plus déglutir. Je n'ose pas trembler. J'ose seulement pleurer. L'incompréhension me gagne autant que mes affres les plus grandes. Deux phobies en une. Une bombe dans mon corps trop chaud pour supporter autant d'émotions.

La bête me charge, laissant dans son sillage une traînée de cendres grises.

Chapitre 4

Je hurle.

— Ma chérie, je suis là ! Hé, tu m'écoutes ? Eva ? Eva ! Tu me fais mal !

Mes mains crispées serrent celles de maman à les faire devenir aussi blanches que les traces de peinture sur visage du clown à l'instant. Je lâche ma prise, noyée par l'incompréhension. Mes yeux secs me piquent. Sans prendre la peine de m'excuser, je m'empresse de fouiller la cuisine du regard, apeurée.

Aucune table en proie aux flammes. D'ailleurs, aucun dessous de plat n'est là pour accueillir le départ de feu. Aucun clown devant moi, à la place de ma mère. La pièce est éclairée et l'ampoule semble intacte, sans le moindre signal de fatigue.

— Je suis où, maman ?

Elle me dévisage comme si j'étais devenue folle.

Bien sûr, tout s'est passé dans ta tête ! Rien de ce que tu as vu n'est réel.

Pourtant, j'ai l'impression d'avoir vécu mes peurs de plein fouet. La même bête qui hante régulièrement mes nuits pour les contaminer d'un affreux cauchemar. Celle-là même à l'origine de mes frayeurs insondables. Puis ce clown qui semblait avoir le regard de papa. Ses pupilles. Son intensité. Sa voix. D'où proviendrait-elle sinon ?

— Eva, enfin, tu es à la maison ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On parlait de mes cauchemars et un clown est apparu à ta place, dans la cuisine. Après, je me souviens d'avoir été comme… téléportée dans un couloir de lycée qui avait l'air d'être le mien. Une bête, celle qui hante souvent mes nuits, tu sais, est sortie d'un casier et s'est jetée sur moi.

Ma mère hausse un sourcil.

— Tu as dû rêver. Je t'ai réveillée il y a dix minutes pour éviter que tu sois en retard au lycée, justement, mais je vois que tu y es allée plus tôt que prévu finalement ! ricane-t-elle froidement en pointant du doigt ses tempes. Maintenant, mange quelque chose, tu n'es pas en avance.

— Mais, j'ai fait plusieurs cauchemars ! Des cauchemars enchevêtrés avec d'autres cauchemars ! On en parlait à l'instant, crois-moi !

Maman soupire et croise les bras.

— Ce que je crois, c'est que tu cherches une excuse pour ne pas devoir aller en cours ce matin. Ça fait littéralement une minute que tu es assise devant moi. Si tu étais partie quelque part, je le saurais ! Maintenant mange un truc. On s'en va dans vingt minutes, grand maximum.

Je cligne plusieurs fois des paupières sans savoir quoi répondre. Tout simplement parce qu'il n'y a rien à répondre.

Je romps des morceaux de la baguette rassie de la veille et me force à en

avaler des bouts sans envie. Mon estomac se tord dans tous les sens.

Quand je me fixe dans le miroir de la salle de bain, une brosse à dents dans la bouche, je n'observe pas le reflet d'une jeune fille de seize ans qui se prépare à aller en cours. J'observe celui d'une gamine obsédée par des hallucinations et des cauchemars trop réalistes alors qu'elle devrait passer son temps à rêver des garçons dont elle est amoureuse.

À part ça, tout va bien dans ma vie.

Mes cheveux bruns ébouriffés forment une masse difforme sur mon crâne. Je n'ai pas la motivation pour les démêler et obtenir un résultat acceptable.

— Si tu ne viens pas tout de suite, je pars sans toi ! Dépêche-toi, je dois aller au travail ! crie maman depuis le rez-de-chaussée.

Je crache mon dentifrice dans le lavabo.

— J'arrive !

Je soupire. J'en ai marre d'être ici. De vivre une vie dont je ne possède pas le contrôle.

Lorsque je descends les marches en me grattant la tête, soucieuse de ne pas avoir pris le temps de me parfumer, la porte d'entrée claque. Je me fige une seconde. Cœur qui s'agite.

Elle est vraiment partie sans toi, là ?

Je traverse le couloir et demande, nerveuse :

— Maman ? Maman, t'es là ?

Sans réponse. Je m'exécute, plus fort :

— Maman ! T'es où, arrête !

Mon sac à dos est adossé contre le mur, à côté du paillasson. Habituellement, je le range dans ma chambre. C'est étrange. Je n'ai pas le temps de m'en inquiéter. Je l'attrape et m'enfuis en espérant que maman soit encore dans sa voiture.

Elle te fait sans doute une blague. C'est juste un coup de pression, c'est toi. Oui, ça doit être ça. Ils aiment bien faire ça, les parents.

Je referme la porte d'entrée et longe l'allée gravillonnée. Pas de véhicule. Aucune trace de pneus sur le sol. Je progresse précautionneusement le long du trottoir. Je ne reconnais même pas les maisons voisines ! Ni la rue. Ni la disposition du jardin. Ni…

Une image fugace me paralyse d'effroi.

Je pivote vers ma maison. Doucement. Comme en direction d'un chien en train de dormir qu'on ne souhaite pas réveiller. Au début, je distingue un toit noirci et délabré par l'incident qui l'a détruit. Les nuages bleus se gorgent d'un gris foncé aussi rapidement qu'un battement de cils.

Mon regard descend vers les vitres brisées, les murs noirs à leur base, dont les flammes ont grimpé jusqu'au sommet. Je me souviens des cris. Des hurlements de cochons éventrés. Les plaintes des voisins choqués. La sirène des pompiers. Puis un silence inquiétant.

Enfin, je distingue la porte d'entrée vermoulue. Elle s'ouvre en grinçant dans la nuit qui vient de tomber. Une nuit noire. Une nuit d'apocalypse. Une

nuit idéale pour mourir.

J'avance.

Le cœur immobilisé par des réminiscences, mon malheur et mes tourments, s'accélère sans cesse. Chaque pas le rapproche de l'explosion.

Les planches du perron craquent. Le bois travaille. Supporte son vieil âge.

J'entre.

Je distingue seulement des ombres à trois mètres. Un cercle de ténèbres. Les contours de la maison sont plongés dans un épais brouillard de cendres qui m'arrache des toussotements secs à m'irriter la gorge.

Le bruit d'une cloche retentit. Elle sonne minuit. L'heure du drame.

Je déglutis et m'enfonce dans le noir.

Chapitre 5

Je dérive sur les flots d'une mer de souvenirs où le sang et le feu sont les pièces maîtresses. Je me rappelle de cette maison avant le début de l'incendie. Avant l'arrestation de mon père.

À l'intérieur du noir total, dans lequel je me sens oppressée et plus fragile que jamais, deux silhouettes émergent de l'obscurité. Deux tracés connus de ma mémoire.

J'essaie d'avaler ma salive. Impossible. Une espèce de barrière invisible bloque ma déglutition. Ma respiration. Je m'effondre sur le sol comme un poisson rouge hors de son bocal et ouvre la bouche à la recherche d'oxygène. Un nuage de cendres pénètre à la place dans ma gorge et me brûle l'estomac. Un feu en moi. Ses restes autour, le long des murs, sur les meubles bousillés.

Du sang bout dans mes tempes. Dans mon corps. Dans mes membres.

Respire, il se passe quoi, Eva !

Des pas avancent, cadencés, réguliers. Deux silhouettes.

Une sonnerie de téléphone résonne au moment où ma vision se brouille. Comme si j'avais décroché, la voix de mon père s'élève à travers la brume de cendres :

— Je suis arrivé chez ma mère, c'est… oh, non, tout est en feu ! Je ne peux pas entrer, il fait trop chaud ! C'est impossible, s'époumone-t-il en toussant. Attends ! J'entends les pompiers au loin ! Ils sont tout proches ! Maman, tiens le coup, je t'en prie ! Où tu es ? Mais réponds-moi ! S'il te plaît, maman. Maman !

L'audio s'achève sur les sanglots de mon père. Ses derniers mots avant qu'il soit arrêté pour le meurtre de sa propre mère. Il a toujours nié. Jusqu'à se délivrer lui-même de son triste sort moins de deux ans plus tard.

Mes poumons se remettent à fonctionner normalement. L'air revient. J'inspire le maximum d'oxygène possible. Le bonheur de vivre. De sentir la vie en soi. Un instant, je me retrouve sur la plage, bercée par le chant de la mer et la mélodie du vent. Un instant seulement.

Un bruit de craquements d'os et de vertèbres me ramène à la réalité. La silhouette d'une femme à quatre pattes qui marche vers moi à la manière d'une araignée, laissant tomber des petites dents noires sur le parquet calciné.

Je gémis et recule. Je bute contre le mur. Où est la sortie ! La porte ! Elle s'est refermée !

Je n'ai plus de notion du temps. Aucune notion d'espace.

Une voix rauque s'insère dans mon cou. Un frisson me glace l'échine. Je pivote brusquement et rencontre un mur. Une vive douleur. Un liquide ragoûtant s'écoule de mon nez jusque dans ma bouche. Goût de fer. Du sang.

Je m'essuie d'un revers de manche quand un rire aigu rebondit tout autour de moi comme un écho infernal. Le sifflement malsain de l'araignée humaine devant moi me pousse à réfléchir au plus vite. *Ploc, ploc, ploc*. D'autres dents chutent au sol. Tout près.

Je ferme les paupières. Les rouvre. Il fait toujours aussi noir. Mon cœur bat toujours aussi vite. Des doigts chauds effleurent mes avant-bras. Je sursaute et hurle à en faire bondir un sourd. Une goutte de sueur glisse le long de mon front et dégouline dans mes yeux. Je souffre. Crispe les traits de mon visage. Ce n'est rien à côté du cauchemar que je vis.

Une main, cette fois-ci glacée, m'attrape la cheville droite. De longs ongles me caressent la cuisse par-dessus mon pantalon.

— Nous sommes là ! ricane le clown. Dis-nous bonjour !

Hystérique, je me tire les cheveux. Des mèches se détachent de mon crâne tandis que d'autres s'accrochent au vieux bois du mur. Je cherche la poignée de la porte à tâtons. J'empoigne le vide.

Je crache à travers les ténèbres :

— Allez-vous-en ! Cassez-vous ! Vous êtes dans ma tête !

La bête aux longs cheveux noirs émerge de l'obscurité par le bas en grimpant lentement le long de mon corps. Elle siffle un chant qui aurait pu être mélodieux dans d'autres circonstances.

Une puanteur exécrable plane dans l'air. Je réprime un haut-le-cœur.

Eva, calme-toi, tu vas te réveiller. Tout ce qui se passe n'est pas possible. Tu rêves. Tu cauchemardes. Réveille-toi, maintenant !

— Ma puce, tout est réel. Tu ne te souviens pas de moi ? De nous ? me demande le clown sans se montrer.

Une fraction de seconde, je me souviens de papa. De ses blagues stupides avec son faux nez rouge pour me remonter le moral quand ça n'allait pas. Puis, je me souviens de son regard après son arrestation. J'y décelais de la déception et de la honte.

La bête aux longs cheveux noirs plantent ses ongles dans ma peau. Je me pince les lèvres sous la douleur. La puanteur s'élève jusqu'à moi. Et je distingue clairement son visage.

J'écarquille les yeux, terrorisée.

Un nez rouge se détache de la pénombre.

— Tu n'aurais pas dû faire ça, soupire le clown sur un ton désespéré. Vas-y, maman.

Grand-mère ? Non, je rêve, ce n'est pas possible, elle est morte !

Elle sourit. Je gémis et secoue la tête dans tous les sens.

La bête ouvre la bouche près de ma carotide et plante ses crocs pour dévorer lentement son repas assaisonné par des cris souffrance déchirants le silence incertain de la vieille maison en ruine.

Je me réveille en sursaut.

Je fixe les meubles de ma chambre pendant un bon moment à me demander si je suis bien dans la réalité.

C'est fini ? J'ai cru que ça n'allait jamais s'arrêter !

Soulagée, je laisse retomber ma tête sur l'oreiller moelleux de mon lit. Les rayons du soleil percent le peu d'obscurité de la chambre à travers les interstices des volets en bois. L'un d'eux se pose sur une photo punaisée contre le mur vert pomme de ma chambre.

Mon nez me gêne. Je l'essuie d'un revers de manche. Je remarque une trace rouge sur le tissu. Du sang séché.

Mon regard examine de nouveau la photo pointée du doigt par un rayon du soleil un peu trop curieux. J'ai admiré ce moment de vie des dizaines de fois auparavant et j'ai toujours l'impression de le redécouvrir à chaque fois. C'est certainement à cause de lui si mes cauchemars paraissent si réalistes.

Mon père, un nez rouge sur le nez, tient mamie par le bras, tandis que je lance un regard meurtrier au premier plan. Derrière moi, une vieille maison s'étire sur deux étages en dessous d'une meute de nuages gris.

Ce même soir, je devais dormir chez une amie. Au lieu de ça, j'ai placé deux jerricans vides dans le coffre de papa pendant qu'il prenait sa douche.

Ce même soir, j'ai répandu plusieurs litres d'essence autour de la maison de ma grand-mère. Elle avait fait son temps.

J'ai attendu que papa arrive. Allumettes. Explosion. Asphyxie. Flammes. Plus de mamie.

Papa en prison. J'ai dû attendre à peine deux ans de plus pour son suicide. Le meilleur des scénarios.

Je souris, heureuse, et me tourne sur le flan.

Depuis un an, deux mois et dix… non, onze jours, j'ai maman rien que pour moi.

Merci !

Je vous remercie d'avoir pris le temps de lire mon histoire et j'espère qu'elle vous aura plu. Si tel est le cas, n'hésitez pas à la partager, à en parler autour de vous ou même à laisser une note et un commentaire sur Amazon.

Il est vrai que ces petits gestes aident grandement les auteurs indépendants à se faire connaître dans cet océan de livres. Les miens ne sont que des gouttes d'eau, et c'est grâce à vous qu'elles peuvent grossir pour former ma propre rivière d'histoires.

N'hésitez pas à suivre mon compte auteur Amazon pour être notifié de mes futures publications.

Merci de m'avoir lu, et à bientôt dans de prochaines aventures !

Autres livres

« Le visage de ma fille », disponible au format numérique sur Amazon
« Juste avant l'accident », disponible au format numérique sur Amazon
« Un par un », disponible au format numérique sur Amazon
« Son cri et le mien », disponible au format numérique sur Amazon
« Juste ici », disponible au format numérique sur Amazon

Ma page Facebook : Valanaire
Instagram : Valanaire